

Je suis née à Grasse, le 30 avril 1353. Ma mère m'a mise au monde dans sa chambre, à l'étage, juste au-dessus de l'arrière-boutique d'apothicaire de mon père, dans laquelle elle l'aidait à préparer ses pommades et ses onguents. C'est peut-être pour cela que j'attache tellement d'importance aux odeurs.

Il paraît que le jour de ma naissance, il faisait beau. Mes parents y virent un présage de bonheur, et Dieu sait qu'ils avaient besoin d'espoir, en ces années-là. Ma mère était en ville quand elle ressentit les premières douleurs. Elle rentra tant bien que mal à la maison, soutenue par une voisine, et appela mon père qui travaillait à son officine :

— Guillaume, c'est l'enfant, il vient...

De l'avis de tous, mon père, Guillaume Augier, était un homme calme, mais à ces mots il se leva d'un bond, renversant ses précieuses poudres et ses potions. En quelques secondes, toute la maisonnée fut en émoi. Géraud, le jeune apprenti, courut chercher la sage-femme. Fanette, la cuisinière, sortit de l'office, une cuillère à la main, en balbutiant des phrases incohérentes :

— Sainte Vierge, si je m'y attendais ! Déjà, déjà... et mon repas qui n'est pas prêt ! Montez, Madame, prenez mon bras, faites bien attention à la marche.

Mais ma mère riait :

— Je connais mon escalier, ma bonne, et tout va bien...

La ventrière¹ arriva quelques minutes plus tard et donna ses ordres : Fanette et notre petite servante Jeanne devaient aller chercher du linge et faire bouillir de l'eau. Quant à mon père Guillaume, tout apothicaire qu'il fût, sa place n'était point dans une chambre d'accouchement : c'était là le domaine des femmes. Il dut patienter en bas, dans sa boutique.

Deux heures plus tard, Cécile mit au monde une belle petite fille. La ventrière fit sa toilette, la frotta de sel et de miel, l'emballota et la confia à son père :

— Elle est magnifique, murmura Guillaume.

Il s'approcha du lit où reposait sa femme, et lui tendit l'enfant. Le bébé entrouvrit les yeux et poussa un cri. Cécile le prit dans ses bras et lui caressa le front :

— Que tu es jolie ! Et toute douce. Ma douce...

L'apothicaire regarda sa femme. Ses longues tresses châtaines sortaient de sa coiffe et lui glissaient sur l'épaule. Le bébé était lové au creux de son bras. Comme elle semblait jeune, ainsi, et fragile. Guillaume sentit la peur lui nouer la gorge ; ce sentiment ne le quittait plus depuis qu'il avait connu la peste, depuis qu'il avait vu mourir les siens... Que Dieu protège sa Cécile, son fils Colin et cette toute petite fille.

Ma mère interrogea son époux :

— J'aimerais l'appeler Douceline. Aimez-vous ce prénom, Guillaume ?

— C'est un très beau prénom, ma mie², et sainte Douceline veillera sur notre enfant. Reposez-vous maintenant !

1. Sage-femme.

2. Mon amie, ma chérie.

C'est ainsi que je fis mon entrée en la bonne ville de Grasse, dans la maison de Guillaume l'apothicaire, au milieu des parfums de cannelle et de girofle.



De ma petite enfance, je ne garde que de bons souvenirs ; mes parents s'aimaient d'un amour sans tache, et faisaient preuve envers moi d'une patience inépuisable. Je passai mes premières années fourrée dans les jupes de ma mère, ou dans celles de Fanette. Fanette était un personnage important ; elle régnait sur la cuisine, touillait des ragoûts et pétrissait des fouaces, la jupe blanchie de farine. Je restais des heures à la regarder faire. Pour m'occuper, elle me donnait un bout de pâte à pétrir ou une figue sèche à sucer :

— Prends cela, ma belle, et laisse-moi travailler !

Je me rabattais alors sur Jeanne, la servante. Quand je suis née, elle n'avait guère plus de treize ans, mais ses journées étaient bien remplies, et il lui restait peu de temps à me consacrer. Elle devait entretenir la maison, chercher l'eau à la fontaine et s'occuper du linge. De toute manière, Jeanne était une drôle de fille, qui parlait peu, souriait rarement, travaillait beaucoup et ne semblait pas attirée par les petits enfants.

Heureusement, il y avait Colin, mon aîné de deux ans. Il se trouva d'abord bien trop grand pour s'intéresser à la petite enfantelette que j'étais. Quand il vit que je tenais à peu près sur mes jambes, il m'invita à participer à ses jeux. Il rêvait de batailles et de chevaliers, et je devais prendre part à ses combats à grands coups de louche et de cuillère en bois.

— Sus, Douceline, sus! Voici les Anglais, avec leurs grands arcs!

Je ripostais avec ma cuillère :

— Maudit soit l'Anglais, nous le battons!

Attiré par le bruit, mon père arrivait, sourcils froncés :

— Colin, cessez donc ces jeux et venez m'aider à piler des herbes¹. Et n'oubliez pas que les Anglais ne sont pas nos ennemis, mon fils! Nous sommes provençaux, et les querelles entre Anglais et Français ne nous concernent pas.

Mon frère posait son épée de bois et le suivait, tête basse. Il révérait mon père, mais n'aimait guère le travail d'apothicaire qui me semblait pourtant si merveilleux.



Je me souviens d'un jour de mai, j'avais quatre ans à peine. Mon père était allé rendre visite à un notable de ses amis, et il en revint l'air préoccupé :

— Une troupe de routiers est en train de ravager la région. Notre ville va devoir prendre des mesures pour assurer sa défense.

Ma mère, qui rangeait des épices dans la boutique, reposa un pot de cannelle. Elle était livide :

— Où sont-ils?

— Je ne sais... On les aurait vus près de Marseille. La cité a fermé ses portes et se prépare à une attaque.

C'est alors que Colin intervint, du haut de ses six ans :

— Papa, qui sont les routiers?

Surpris, mon père se pencha vers nous. Colin se tenait, dans le couloir, les yeux brillants, et je me

1. Ici, il s'agit de plantes médicinales.

cachais derrière lui, sentant qu'il se passait quelque chose de grave. Mon père s'agenouilla pour être à la hauteur de son fils :

— Ce sont des brigands, d'anciens soldats désœuvrés, qui pillent et volent des villageois sans défense.

— Mais avant de venir ici, ils se battaient quelque part, ces soldats? osa Colin, encouragé par la bienveillance de son père.

— Oui, contre les Anglais... Ou contre les Français, si ces hommes étaient aux ordres du roi d'Angleterre, ou de son fils, le Prince Noir. Ils se battent pour qui les paye.

— Ces combats ne finiront donc jamais, soupira ma mère.

— Ils vont venir à Grasse? Ils vont nous attaquer? fit mon frère, tout excité.

— Colin, s'écria ma mère, veux-tu te taire et ne pas dire de telles horreurs!

Mais mon père ne se formalisa pas, il poursuivit :

— Nous allons fortifier nos remparts, et si par malheur les routiers nous attaquent, mon fils, nous saurons nous défendre! La ville s'est même choisi un capitaine.

— Mon père, si les routiers viennent jusqu'ici, je me battrais avec vous!

Mon père regarda Colin, sans rien dire. Peut-être fut-il étonné par la détermination de l'enfant, peut-être fut-il ému, je ne sais. Mais moi, je sentis des larmes rouler sur mes joues. La guerre, les soldats... j'étais loin d'avoir l'humeur belliqueuse de mon frère et tout cela me terrifiait. Ma mère s'en aperçut et me prit dans ses bras :

— Ma Douceline, ne t'inquiète pas. Les brigands ne viendront pas jusqu'ici, j'en suis sûre!

Elle avait raison, les routiers, cette fois-là, ne passèrent pas par Grasse. Quand le péril fut écarté, elle nous emmena à l'église, et c'est de tout cœur que je priai Dieu pour le remercier de nous avoir épargné ce malheur. Mais Colin fut très déçu de ne pas avoir à se battre sur les remparts de sa ville, avec son petit arc et son épée de bois...



Mes parents étaient heureux, mais savaient que le bonheur est chose fragile. En l'an 1348, quelques années avant ma naissance, la Provence connut l'un des pires fléaux que l'on puisse imaginer : la peste ! Cette terrible maladie fit périr un tiers des habitants de notre cité, et la défigura pour longtemps. Quand j'étais petite, je ne m'étonnais pas de voir des maisons inhabitées, laissées à l'abandon. Leurs volets cloués, leurs portes fermées faisaient partie de mon univers. Ce n'est que plus tard que je compris : la peste avait frappé les habitants de cette maison, et de celle-là, plus bas, et de cette autre encore. Les vieillards étaient rares ; ceux qui restaient devaient être taillés dans un bois aussi dur que l'olivier pour avoir résisté au mal. Quant à moi, je n'ai jamais connu mes grands-parents : la peste les a pris, elle a eu raison de leurs vieux corps en quelques jours, malgré les bons soins de mon père, qui exerçait déjà son métier d'apothicaire quand l'épidémie a ravagé la ville. Mais que peuvent les pastilles, les poudres et les vinaigres parfumés contre cette maladie affreuse ?

J'ignorais tout cela. J'aimais ma ville, enserrée dans ses remparts, bâtie à flanc de colline. Je me perdais dans le dédale de ses rues pentues traversées, çà et là, de ruisseaux.

La seule chose que je n'appréciais pas à Grasse, c'étaient les tanneries, installées au centre de la cité. Les peaux des bêtes fraîchement écorchées dégageaient une odeur de fauve, mais cela n'était rien encore. Pour devenir des pièces de cuir douces et souples, elles devaient tremper dans un mélange de chaux et d'herbes. Le secret de cette mixture était jalousement gardé, pourtant chacun savait que c'était la myrte de nos collines qui donnait au cuir une belle couleur verte, fort prisée, et qui faisait la réputation des tanneurs grassois. Les peaux marinaient pendant deux ans dans ce mélange, dans des fosses nau-séabondes, en pleine ville. Évidemment, tout cela puait horriblement. Quand je passais dans le quartier des tan-neurs, je ralentissais l'allure :

— Qu'y a-t-il, Douceline ?

— C'est l'odeur, maman, ça sent mauvais.

— C'est à cause des tanneries, ma douce, tu le sais bien ! Presse le pas, nous serons bientôt chez nous...

Cela m'incommodait au point d'en avoir la nausée. Pour mon bonheur et mon malheur, j'ai toujours eu le nez fin ; les senteurs, bonnes ou mauvaises, ont le pou-voir de me plonger dans le ravissement ou le dégoût. Je me délectais des parfums qui embaumaient la cuisine de Fanette, de l'arôme du pain qui cuit, du lait chaud, de la soupe aux herbes¹ et de la fouace. J'aimais sentir le manteau de laine de mon père, les draps de toile de mon lit que parfumaient des sachets de lavande, le bois ciré du comptoir de l'apothicairerie, et l'air pur des col-lines dont le moindre souffle était chargé d'effluves aro-matiques. Mais certaines odeurs me rendaient malade :

1. Légumes.

celle du sang des bêtes mortes, des eaux usées jetées dans les rues, les relents de crasse et de sueur des mendiants auxquels ma mère faisait l'aumône, et surtout, cette puanteur. Elle me révulsait. Il me semblait qu'elle imprégnait mes vêtements, mon manteau, et jusqu'à mes cheveux. Le soir, quand je dénouais mes tresses brunes pour les peigner, je ne pouvais m'empêcher de les sentir, de les renifler avec méfiance, et si j'y trouvais le moindre relent suspect, je me penchais la tête en bas et je peignais ma chevelure, pour en chasser l'odeur détestée...

Notre maison de la rue Droite était pour moi la plus belle, la plus heureuse des demeures. L'échoppe d'apothicaire de mon père se distinguait par une enseigne en latin : « *Apothecarii* ». Une large ouverture sur la rue, en forme d'arcade, permettait aux clients de passer commande sans avoir à entrer ; il leur suffisait de s'installer devant le comptoir pendant que mon père ou son apprenti les servait. En contrepartie de cette commodité, la maison s'exposait aux courants d'air tout le temps que la boutique était ouverte. En été, c'était fort plaisant, mais en hiver mon père devait mettre un surcot fourré pour travailler sans souffrir du froid.

Une petite officine donnait sur l'apothicairerie ; mon père, aidé par ma mère, y préparait ses médicaments. C'est là qu'il rangeait ses alambics, objets de tous ses soins. Il en avait deux : un assez gros, en cuivre, avec lequel il préparait de l'eau de rose, et un plus petit et très fragile, en verre, dont il se servait rarement et qu'il m'était défendu de toucher.

J'aimais par-dessus tout voir mon père travailler dans sa boutique. Les murs étaient garnis d'étagères couvertes de pots et de boîtes soigneusement étiquetés. Ces pots me fascinaient, il me semblait qu'ils contenaient tous les trésors du monde. Quand il en avait le temps, mon père en prenait un et ôtait le couvercle :

— Regarde, Douceline, ce sont des noix de muscade. Elles viennent d'Orient.

— Où est l'Orient, mon père ?

— À l'est, là où le soleil se lève. Ces noix ont été récoltées en Arabie ! Des marchands les ont ramenées sur un bateau.

— Et qu'en ferez-vous ? Des remèdes ? Cela sent si bon, je suis sûre que cela fait du bien !

— Elles sont utilisées pour la cuisine, mais il ne faut pas trop en mettre, à fortes doses, c'est un poison.

J'écoutais, je regardais, et surtout... je sentais ! J'emplissais mes poumons de l'odeur étrange, piquante, douce ou fade, mais toujours enivrante, de ces épices et produits rares, venus du bout du monde : poivre, safran, cardamome, graines de genièvre, bois de santal, pains de sucre, poudre de gingembre... Plus loin, d'autres bocaliers renfermaient des plantes plus courantes, que l'on ramassait dans les collines : thym, camomille, fleurs de lavande, feuilles de laurier et de romarin, sarriette, marjolaine, menthe, basilic... Mon père était le maître de ce royaume parfumé, et je l'en admirais de toutes mes forces. Il pesait ces merveilles dans une petite balance, les pilait dans des mortiers de pierre, les faisait cuire. Je n'avais qu'une envie : travailler à l'apothicairerie, comme lui. Il me tardait de grandir et d'avoir enfin le droit de passer mes journées dans cet endroit magique.

Ma mère Cécile travaillait aussi à la boutique. Elle était chargée de confectionner les bougies de cire parfumée qui ornaient les tables de fête des riches bourgeois de la cité ; elle s'occupait également de la fabrication des eaux de senteur. Elle allait sur le marché choisir les plus belles plantes, ou se rendait elle-même dans les collines pour y

faire sa cueillette, accompagnée de Géraud, l'apprenti, de Colin et moi. Elle savait mieux que personne choisir les fleurs.

Alors que la passion de mon père était de soigner et de guérir, mon intérêt d'enfant se portait très clairement sur les préparations parfumées. Par chance, les deux se rejoignaient, puisque la médecine d'alors croyait que les senteurs vivifiantes purifiaient l'air. On combattait les maladies avec des vinaigres et des pâtes de senteur que l'on respirait en cas d'épidémie. Les pauvres imprégnaient simplement leur mouchoir de vinaigre, mais les nobles et les plus fortunés avaient des *pomanders*, des pommes d'ambre. C'étaient des sphères de métal ouvragé, de la taille d'une petite orange. Elles s'ouvraient, et l'on y plaçait du parfum solide. Ces pommes d'ambre venaient de l'Orient lointain, et ma mère connaissait des dizaines de recettes différentes pour fabriquer la pâte qui en faisait l'intérêt. Elle était composée d'ambre – un produit de grand prix que l'on trouve, paraît-il, dans le ventre d'un poisson géant appelé « baleine¹ » –, de cire, de résine et d'huiles parfumées. Ma mère aimait y mettre du bois de santal, de la poudre à la violette et de la noix de muscade, alors que je préférais l'odeur de l'encens. On portait la pomme d'ambre au cou, ou à la ceinture, suspendue à une chaînette. En période d'épidémie, il fallait la sentir aussi souvent que possible pour purifier l'air que l'on respirait.

Mon éducation se fit d'abord à la maison. Comme je grandissais au milieu des pots et des onguents, c'est tout

1. L'ambre gris est en réalité produit par le cachalot, qu'au Moyen Âge on confondait avec la baleine. On pensait que c'était un poisson.

naturellement que, grâce à ces bocaux, j'appris peu à peu à lire :

— Père, est-ce là le mot cannelle ? Puis-je essayer de le copier ?

Je tendais mon doigt vers le bocal qui, même fermé, m'évoquait une odeur délicieuse. Quand il le pouvait, mon père m'écrivait alors quelques lettres sur un bout de papier, mais il n'en avait guère le loisir : les clients défilaient dans la boutique, demandant qui une pommade, qui une potion contre la toux. Ma mère, de son côté, était souvent accaparée par les soins du ménage, et n'avait pas le temps de me montrer les lettres. Elle m'apprenait mes prières et m'enseignait la couture. J'allais avec elle à la messe du matin. Je m'agenouillais dans l'église froide, et je demandais à Dieu de donner la santé à mes parents, à mon frère Colin, à tous ceux que j'aimais. Je le priais de protéger notre ville et de nous donner de bonnes récoltes. Un jour, je levai le nez, intriguée par l'odeur qui sortait de l'encensoir en volutes de fumée blanche. J'arrêtai mes prières, et je humai, fermant les yeux pour mieux me concentrer sur le parfum. À mi-voix, je demandai à ma mère :

— Maman, pourquoi l'encens qui brûle à l'église n'a-t-il pas la même odeur que celui que nous utilisons dans l'officine de mon père ?

Ma mère me regarda, étonnée :

— Je n'ai pas remarqué de différence, Douceline...

— Pardon, ma mère, mais cet encens dégage un parfum de bois, un peu piquant, alors que celui que nous utilisons pour faire les pommes d'ambre est doux, presque sucré.

J'avais parlé avec animation et je m'arrêtai, un peu honteuse. Ma mère à son tour sentit attentivement l'encens, puis elle me dit, étonnée :

— En effet... Il se peut que cet encens-là soit moins pur, ou qu'il ait été coupé¹ pour faire de l'usage.

Elle me toucha le nez du bout de l'index et sourit :

— Je vois que ce petit nez commence à connaître son travail ! Mais taisons-nous, ma chérie, et reprenons nos prières...

Je baissai la tête et fis mine de prier, mais mon esprit était en ébullition. Je venais de découvrir que j'avais un talent particulier pour reconnaître ces parfums qui embellissaient ma vie. J'eus alors la certitude que de ce talent je pouvais faire un métier, que ce métier me passionnerait. Il me parut soudain que le monde était devenu plus grand, plus vaste, et que j'y avais ma place.



Je grandissais. Un jour, mon père, las de mes questions incessantes, eut une discussion avec ma mère à mon sujet. J'étais à la cuisine, en train de me chamailler avec mon frère, et la porte était entrouverte, j'ai tout entendu.

— Ma mie, Douceline montre beaucoup d'intérêt pour l'étude. Cette enfant mérite d'être instruite.

— Je le crois aussi. Notre fille est vive et curieuse, et j'ai grand mal à répondre à toutes ses questions.

Mon père poursuivit :

— Je n'ai pas assez de temps à lui consacrer, ni vous non plus, je le sais bien... Je pense qu'elle devrait étudier ailleurs qu'à la maison.

Ma mère posa son ouvrage sur ses genoux et regarda Guillaume :

1. Mélangé à une matière moins noble, et donc moins chère.

— Mais où, Guillaume? Vous ne songez tout de même pas à la mettre à l'école?

Mon cœur, soudain, battit plus fort. L'école? Celle que je connaissais n'accueillait que des garçons, dont le plus jeune avait presque une tête de plus que moi. Mon frère y allait, et en revenait avec toute une bande de chenapans. Colin me disait que le maître était sévère et les battait souvent. Cependant, mon père la rassura :

— Je pensais plutôt au père Joseph, au couvent des dominicains. Il est savant et patient. Il connaît les plantes et serait un bon maître pour Douceline. Qu'en pensez-vous?

Je grimaçai. J'avais vu ce moine plusieurs fois dans la boutique; avec sa longue robe blanche, et son manteau noir, il ressemblait aux statues de l'église. Il me paraissait très vieux, sans doute serait-il sévère... Mais cette proposition plut à ma mère, et dès le mois de mars, je commençai à me rendre régulièrement au couvent des dominicains pour y recevoir les leçons du père Joseph. J'avais sept ans.



— Douceline, que lis-tu ici?

Le père Joseph se pencha au-dessus de moi, son doigt maigre désignant une phrase dans un livre de prières. Je déchiffrai lentement, et le père hocha la tête, pour m'encourager :

— C'est bien, c'est bien!

J'aimais ces heures passées à étudier avec le vieux moine. Le lieu se révéla moins impressionnant que je ne l'avais craint. Les frères n'étaient que neuf, et au bout de

quelques jours je les connaissais tous. Le couvent sentait le vieux bois, la cire d'abeille, l'encens et la soupe chaude. Tous les matins hormis le dimanche, Jeanne m'y conduisait. J'étais à peine éveillée, et je serrais contre mon cœur un sac de toile contenant mon plumier et mes exercices. Le père Joseph me recevait toujours avec bienveillance. C'était un homme bon, très instruit, et sa science me remplissait de respect. Il m'apprit mes lettres, le calcul, l'Histoire sainte, quelques rudiments de latin et de géographie. Il se montrait toujours très patient, et quand il jugeait que j'étais restée assez longtemps le nez penché sur mon ouvrage, il se levait et déplaçait son grand corps :

— Viens, Douceline, tu as suffisamment travaillé pour aujourd'hui. Allons faire un tour au jardin...

C'était ma récompense.

Je le suivais, de toute la vitesse de mes petites jambes. Nous passions par le cloître. Je jetais un œil émerveillé au plafond de bois peint, peuplé d'anges souriants et de bêtes fantastiques, mais déjà le père Joseph arrivait au jardin.

Celui-ci était un petit paradis, beaucoup plus grand que le jardinet qui se trouvait derrière notre maison. Il se composait de quatre carrés qui, m'expliqua le père Joseph, symbolisaient les quatre éléments : l'eau, la terre, le feu et l'air, et aussi les saisons. Les allées qui les séparaient se dirigeaient vers les quatre points cardinaux, et représentaient la Croix du Christ. Au centre coulait une fontaine.

Les frères y cultivaient des dizaines d'herbes odorantes : menthe, mélisse, romarin, thym, serpolet, sauge, lavande, marjolaine, et bien d'autres dont je ne connaissais pas encore les vertus, comme l'absinthe, l'armoise grise, la nigelle, le fenugrec, la mauve... Le père Joseph m'expliqua leur usage :

— Tu sens cette rose parce que tu apprécies son parfum, mais sais-tu que ses pétales, mêlés à des feuilles de sauge, servent à fabriquer un onguent contre les crampes ? Ton père le connaît, sans doute...

J'étais remplie d'admiration pour son savoir. Il appréciait beaucoup mon père, et il me raccompagnait souvent à l'apothicairerie, sous un prétexte quelconque, pour y passer un moment et discuter. Je l'ignorais alors, mais le père Joseph dans sa jeunesse avait étudié la médecine et s'était intéressé à la chimie. Il me dit un jour que si Dieu ne l'avait pas appelé à son service, il aurait aimé être apothicaire, et je le crois volontiers.

Je passai plusieurs années à étudier au couvent, et à assister mon père qui travaillait dans sa boutique. Dès que j'en avais l'autorisation, je lui rendais de menus services : je hachais des herbes, je décortiquais des graines, je touillais des pommades. J'acquis bientôt quelques compétences, et j'en étais fière. De son côté, ma mère m'apprit à parfumer des bougies, à préparer des onguents à l'huile d'amande et à mettre en flacon des eaux de fleurs. Dès que je fus assez grande, je l'aidai à effeuiller des roses sauvages pour fabriquer la précieuse eau de rose. Il fallait une quantité énorme de fleurs pour obtenir un tout petit flacon. Les pétales, mélangés à de l'eau, étaient placés dans l'alambic que l'on faisait chauffer, et le liquide parfumé qui sortait de son long bec avait une odeur forte et écœurante. Cependant, dès que la préparation avait refroidi, c'était un délice. Ainsi, peu à peu, j'apprenais mon métier.